

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 127 (1982)
Heft: 6

Artikel: La Revue Militaire Suisse en 1942
Autor: Bauer, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344459>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Revue Militaire Suisse en 1942

Contexte

- *Le 1^{er} juin, Rommel, pour assurer son ravitaillement, fait sauter le verrou d'El-Oualeb, au nord de Bir-Hakeim.*
- *Le 2 juin, troisième assaut de von Manstein sur Sébastopol assiégée depuis le 21 octobre 1941...
Devant la résistance acharnée des défenseurs, il faudra 3 semaines à l'assaillant pour parvenir à ses fins.*
- *Le 4 juin, défaite de l'amiral Yamamoto dans la bataille pour Midway, base avancée de Pearl Harbor. En regard du Yorktown coulé, ce sont quatre porte-avions nippons que l'amiral Spruance envoie par le fond, accompagnés d'un cuirassé et de centaines d'avions.*
- *Le 22 juin, Rommel entre sans coup férir dans Tobrouk. Le 23, il franchit la frontière égyptienne et atteint Marsa Matrouh le 26.*
- *Sur le front russe, le 28, s'ébranle enfin l'offensive visant le triple objectif Caucase, Volga et Leningrad. Reçignant, concevant tous les aléas de l'entreprise, von Bock tombera assez rapidement malade et sera remplacé en cours d'opération par von Weichs.*

Lu dans le numéro de juin 1942

Moral et discipline

Le moral d'une armée ne saurait que refléter le moral de la nation dont elle est issue et avec laquelle elle maintient un contact constant. Or, on ne calomnierait personne en écrivant que le courage de la nation française n'était pas en 1939, ce qu'il avait été en 1914, pour ne pas remonter plus haut. La carence des autorités, les tendances de l'enseignement à tous les degrés ne disposaient nullement à l'héroïsme le soldat-citoyen, arraché le 2 septembre à son bureau, à son champ ou à son atelier. Pendant vingt ans, on s'était complu à bafouer d'un bout à l'autre du territoire et par tous les moyens de propagande, l'esprit de sacrifice et de patriotisme. Pour ne citer qu'un seul exemple, parmi tant d'autres, nous rappellerons qu'à Lille, sur le monument commémorant le souvenir des soldats du Nord, tués à l'ennemi entre 1914 et 1918, la municipalité socialiste fit substituer à l'inscription: «Aux morts pour la patrie» le texte anodin: «Aux victimes de la guerre», comme s'il s'agissait des victimes d'une inondation ou d'une catastrophe de chemin de fer.

Assurément, l'ascension du national-socialisme, entre 1933 et 1939, avait eu pour répercussion le passage au patriotisme et au militarisme d'une quantité d'agitateurs de années précédentes. Mais leur conversion demeurait entachée d'un certain opportunisme ou d'une certaine idéologie qui n'avait rien à voir avec un nationalisme raisonnable, et surtout il était impossible, en si peu de temps, de reforcer un moral à la nation et de lui faire comprendre de nouveau, contrairement à ce qu'on lui avait enseigné et répété pendant vingt ans, que la patrie valait la peine d'être défendue.

Depuis le début du vingtième siècle, on avait braillé dans tous les meetings: «Crosse en l'air et rompons les rangs!» et maintenant on répétait avec componction les admirables vers de Victor Hugo:

*Ceux qui pieusement sont morts
pour la patrie
Ont droit qu'à leurs cercueils la
la foule vienne et prie.*

Il n'y a aucun miracle à ce que les «masses» se fussent trouvées complètement désorientées au moment du conflit, d'autant plus qu'on ne leur présentait rien de tangible, rien de réel, mais qu'on leur demandait de sacrifier leurs aises et leurs vies à un patriotisme purement occasionnel, et à la vengeance de ceux qui, en Italie, en Allemagne, en Espagne, n'avaient pas su défendre leur propre liberté. Après quoi on ne se cachait nullement que

«l'Internationa-a-ale serait le genre humain!»

Aussi bien, si le décret de mobilisation du 2 septembre 1939 fut accueilli dans des sentiments de résignation et de soumission, rien ne ressembla ce jour-là à l'enthousiasme patriotique que symbolise sur l'Arc de triomphe la sublime «Marseillaise» de Rude. Notons ici que, tandis que tous les milieux radicaux et socialistes passaient au patriotisme, le parti communiste, par une seconde volte-face, due au traité germano-soviétique du 23 août 1939, se rangeait, avec plus ou moins d'arrière-pensées lointaines, mais avec toute la puissance de ses organisations clandestines, dans le camp de l'ennemi. De là chez le combattant de 1940, électeur des journées historiques de juin 1936, un certain désarroi intellectuel et moral qui n'a pas laissé de se manifester dans les unités de réserves, issues de l'usine ou des labours, et beaucoup moins bien encadrés, comme nous l'avons vu plus haut, que celles de 1914.

Relevons encore dans la population civile, chez les parents et chez les femmes du combattant, des sentiments qui ne rappelaient que de très loin le stoïcisme romain de la génération précédente. Celle de 1914 avait élevée à l'école de l'Etat, d'où Dieu avait été proscrit dès l'époque déjà lointaine de Jules Ferry, mais non pas encore un certain patriotisme qui se réclamait des Jacobins. Un certain individualisme larmoyant,

une superstition sentimentale de l'existence humaine, une manière de matérialisme humanitaire et le mépris affiché à l'endroit de tout héroïsme, voilà ce que la nouvelle génération avait puisé tant à l'école primaire, qu'au lycée ou à l'université. Les exemples de la politique contemporaine, les faits divers de la presse, la morale diffusée par l'écran ou par la radio, rien de tout cela n'était évidemment capable de redresser le moral faussé de la nation. Et trop souvent ces sentiments s'exprimaient dans les lettres que recevaient de chez eux les soldats français de la « drôle de guerre ». C'est ce que M. Paul Mousset, dans un livre amer qui résume admirablement ses expériences de la guerre¹ exprime si bien quand, à propos des femmes, il fait parler deux des sergents de ses pionniers: *A présent, elles disent aux gars à qui elles écrivent: « Planque-toi. Ne va pas jouer au héros. Il y aura toujours un imbécile pour le faire à ta place »*. D'où l'autre concluait avec beaucoup de bons sens: *Comment veux-tu qu'on n'ait pas le cafard, quand une femme vous écrit: « S'il t'arrivait la moindre des choses, je me tuerais. »?*

Le tonus moral de la nation française n'était donc pas en 1939 ce qu'il avait été à l'époque de la Marne et de Verdun. Il n'y a aucun miracle à cela, étant donné l'œuvre accomplie

¹ Mousset, Paul : *Quand le temps travaillait pour nous*. — Paris, Grasset, 1942, 1 vol. in 8° ; p. 71.

par l'école et par la propagande humanitaire et pacifiste.(...)

Les Allemands attribuent une part importante de leur victoire à l'admirable qualité de leurs sous-officiers qui se sont montrés, tout à la fois, d'excellents instructeurs et de redoutables chefs de guerre.(...)

Somme toute, le haut commandement français ne s'est jamais rendu compte de ce travail de désagrégation qui minait les parties les moins saines de l'armée, jusqu'à la mettre en état de moindre résistance. Au lieu d'agiter d'ambitieux desseins visant, qui la Finlande, qui la Norvège, qui les puits de pétrole de Bakou, c'est bien à se mettre en travers de ce lent glissement que le général Gamelin aurait dû consacrer toutes les ressources de son être. Ne lui a-t-on jamais signalé la tenue débraillée des permissionnaires à Paris et en province? Lui a-t-on caché que bien souvent les hommes ne se souciaient plus de saluer les officiers? Joffre et Pétain tenaient à ces détails dont l'accumulation, dans un sens ou dans un autre, signifie victoire ou défaite. Ce qui est sûr, c'est que si le G. Q. G. se soucia jamais de redresser les formes extérieures de la discipline, ses tentatives n'eurent aucun succès.(...)

Ce qui ressort de ceci, c'est que l'armée française de cette dernière guerre est sortie trop tard d'une véritable léthargie, pour pouvoir s'égalier aux exploits de sa grande tradition. Pendant vingt ans, toutes les initiatives du pouvoir politique ont

poussé l'armée française à la défaite. Pendant les huit mois de la «drôle de guerre», la carence totale du haut commandement a parachevé l'œuvre de la démagogie et de l'antimilitarisme. Et quand, à la voix du canon d'alarme, le soldat français a retrouvé sa grande âme de la Marne et de Verdun, l'heure du redressement était passée de quelques minutes à peine, mais irrémédiablement passée.

La manœuvre allemande, dont la force irrésistible reposait sur le fait qu'elle réunissait tous les atouts du

moral et du matériel, avait déjà produit son plein effet. D'où cette conclusion valable pour toutes les armées du monde, sans en excepter aucune, c'est qu'à l'époque du char blindé et de l'avion de bombardement, il est vain de compter sur l'accoutumance du combattant. De deux choses l'une: l'on est prêt, matériellement, intellectuellement, moralement, physiquement, ou bien l'on est anéanti.

Capitaine E. Bauer.

Le risque de guerre est enfant de la faiblesse.

GÉNÉRAL ROBERT CLOSE